La misère des professeurs.

Numéro d'inventaire : 1979.30389
Auteur(s) : Fernand Vandérem
Type de document : article
Éditeur : Revue bleue
Période de création : 4e quart 19e siècle
Date de création : 1894 (restituée)
Description : 2 feuilles imprimées.
Mesures : hauteur : 274 mm ; largeur : 203 mm
Mots-clés : Gestion des personnels : recrutement, nominations, etc.
Filière : aucune
Niveau : aucun
Autres descriptions : Langue : Français
Nombre de pages : 2

skin museum
Export articles
PDF sub-titles

NOTES ET IMPRESSIONS

La misère des professeurs.

Savez-vous ce que gagne un professeur titulaire de l'enseignement secondaire classique ou spécial?

Il gagne 50 centimes de moins par jour qu'un ouvrier parqueteur.

Savez-vous ce que gagne un professeur de l'enseignement élémentaire classique?

Cinq francs quatorze centimes de moins par jour qu'un ouvrier menuisier.

De même un instituteur de première classe, quinze cents francs de moins par an qu'un cimenteur-rocailleur, et, s'il n'est que de seconde classe, le cimenteur rocailleur le damera de quatre cents francs de plus: à dix-neuf cents.

J'emprunte ces détails à notre distingué confrère M. Georges Duval qui, en un de ses intéressants articles publiés dans le *Figaro* sur les *Misères bourgeoises*, s'est appuyé sur ces données officielles pour démontrer la détresse où végètent la plupart des membres du corps enseignant.

Il est vrai que notre confrère obtenait ces chiffres en retranchant — suivez-moi bien — en retranchant du chiffre du traitement du professeur le chiffre de l'intérêt du capital employé à lui donner l'instruction préalable.

Exemple: les frais d'instruction d'un professeur étant évalués à 25 000 francs, les intérêts composés de cette somme, placés à 3 fr. 50 p. 100 pendant vingt-cinq ans, donnent une rente de 2 021 francs.

Donc, s'il est professeur à la Faculté de droit, débutant avec 6 000 francs, il ne touche en réalité que 6 000 — 2 021, soit 3 979, soit un peu plus de 10 francs par jour ; 3 francs de moins qu'un peintre d'enseignes et 10 francs de moins qu'un raboteur de parquets.

Enfin, si ces calculs vous semblent irréguliers, je vous recommande une lettre adressée à notre confrère par un professeur, et parue dans le *Figaro* du 28 août dernier.

Il résulte de cette lettre que les chiffres fournis par M. Georges Duval sont entachés d'optimisme.

Ainsi l'agrégé débute non à 5 000 francs, comme il a été dit, mais à 3 700. De 3 700 je retranche 2 021, cela donne 1 779, divisé par 365: ci environ 5 francs par jour. Ci : 15 francs de moins qu'un raboteur de parquets.

D'autres chiffres cités assurent également au raboteur de parquets une supériorité écrasante, et permettent au professeur correspondant de déclarer que « le temps est proche où l'Université sera le grand séminaire du socialisme ».

***

Voilà certes de quoi nous dégoûter à jamais de « mettre » nos fils dans l'enseignement.

Et le temps serait proche où la majorité de la jeunesse contemporaine se destinerait à toucher des rentes en rabotant des parquets, si comme les écrivains cités plus haut nous étions tous imbus de la doctrine socialiste.

Mais il se trouve que, pour la plupart d'entre nous, ce n'est pas précisément le cas.

Sans aucun doute l'esprit socialiste a fait parmi nous et fera encore de prodigieux progrès. Rarement l'inégalité monstrueuse des conditions, des fortunes, a été mise aussi vivement en lumière qu'aujourd'hui. Il ne demeure plus guère que quelques forcenés de la propriété pour ne pas avoir pitié de la misère des humbles et ne pas souhaiter qu'on y remédie.

Pourtant il y a quelque chose qui nous détournera toujours, qui détournera toujours les cultivés et les réfléchisseurs d'accepter, en son entier, la doctrine socialiste : c'est le sophisme sur lequel elle repose, l'idée que tout le mal ici-bas vient du manque d'argent, l'idée un peu grosse et matérialiste que l'argent fait le bonheur.

Cela n'est vraiment pas assez humain, pas assez observé ; et cela cesse tout à fait de l'être, dès que la question vitale ne se pose plus, dès qu'on atteint à des régions sociales où l'amour-propre, l'ambition, tous les sentiments de délicatesse et de vanité sont les grands mobiles des moindres actions.

Qu'à des ouvriers qui crèvent de fatigue ou de faim, on promette le premier bonheur, le premier adoucissement à leurs peines : plus d'argent, c'est-à-dire plus de repos et plus de pain, passe encore. Cela suffit provisoirement. Qu'on leur procure d'abord ce minimum de joie ; ils auront le temps d'apprendre tout ce qui leur manque encore pour être heureux.

Mais qu'à des professeurs, des gens à diplômes et à appointements, des gens qui, pendant la digestion, ont le loisir et la faculté de réfléchir, on veuille tenir le même langage, voilà qui me paraît une erreur socialiste de première grandeur, une erreur qui rencontrera bien peu de crédules et bien peu d'adeptes.

***

Rappelez-vous en effet de quelles personnes se compose le corps universitaire, pour quelles raisons tous ces professeurs sont devenus des professeurs.

Assurément, vers leurs vingt ans, ils ne possédaient pas les chiffres comparatifs que nous a révélés notre confrère ; ils ignoraient ce que gagne un cimenteur rocailleur et la forte paie que se fait octroyer le raboteur de parquets.

SBL 1894 Revue bleue

skin museum
Export articles
PDF sub-titles

BULLETIN

Nouvelles de l'étranger.

UN PAMPHLET ALLEMAND (1).

Un véritable pamphlet à sensation est celui que M. Quidde, de Munich, vient d'écrire sous le titre de *Caligula, essai sur la démence impériale des Césars*. Vous n'avez pas de peine à comprendre qui est Caligula. Dès les premières lignes, du reste, vous êtes fixé.

« Lorsque Caïus César, plus connu sous son sobriquet de Caligula, monta sur le trône, ce n'était qu'un jeune homme, à peine arrivé à maturité. Son père était mort dans des circonstances mystérieuses, dans toute la force de l'âge, bien loin de son pays; les bruits les plus mystérieux avaient couru sur cette mort et l'écho en était même arrivé aux oreilles du vieil empereur. »

Vous voyez que les allusions s'étendent aux circonstances les plus secrètes de la vie.

Au XVIII^e^ siècle, en France, lorsque Voltaire et Montesquieu voulaient fronder les mœurs de leur temps, ils faisaient intervenir des Turcs ou des Persans. C'est un peu ce que fait M. Quidde lorsqu'il transporte la scène à Rome. Mais son pamphlet est un pamphlet de savant, avec force notes au bas des pages, renvoyant aux sources ou aux textes. C'est par là qu'il s'est mis en règle vis-à-vis de la censure.

Ses idées, il n'est pas difficile de les découvrir. Si nous ne savions que son pamphlet a d'abord paru dans un périodique de tendances très libérales, la *Gesellshaft* de Leipzig, son panégyrique de l'empereur défunt nous aurait renseigné sur ses opinions.

« En perdant cet empereur, dit-il, le peuple avait perdu son favori. Personne encore dans sa maison n'avait joui d'une telle popularité. Les soldats, dont il avait partagé les fatigues dans les camps, l'aimaient. Mais ce n'était pas seulement dans les camps qu'il était populaire. Sa vie de famille, sa manière de vivre en simple bourgeois, son égalité d'humeur dans toutes les vicissitudes de la vie, son enjouement, tout cela lui avait gagné le cœur de la bourgeoisie. »

Mais un pamphlet purement historique serait peu intéressant. M. Quidde a voulu faire une étude psychologique, voire pathologique de cette maladie « qui à toutes les époques de l'histoire s'est manifestée chez les têtes couronnées, depuis les despotes orientaux jusqu'à certains porteurs de la tiare; depuis les deux Louis de France jusqu'à leurs ridicules imitateurs allemands, série qui a trouvé son dernier et son plus fameux représentant dans le malheureux Louis de Bavière ».

Si, parmi tous ces hommes, il s'est arrêté à Caligula, c'est que Caligula lui a paru fournir l'échantillon le plus parfait de cette démence.

« Car il réunit en lui tous les traits qu'on trouve ordinairement dispersés chez d'autres et, en comparant ce qu'était ce prince au début, — relativement sain et pondéré, — avec ce qu'il est devenu dans la suite, nous pouvons nous faire une plus juste idée de la marche de la maladie. »

Jetons donc un coup d'œil sur cette étude historico-médicale, où les allusions au présent, déjà transparentes en elle-mêmes, sont soulignées encore par l'emploi de termes modernes tels que : membres de l'opposition, libéraux, conseillers intimes, yachts, etc.

Avant tout, M. Quidde cherche à définir le tempérament physique du jeune empereur.

« De ses dispositions physiques, nous savons peu, mais pourtant assez. Lorsque à vingt ans il vint près de Tibère, sa poussée avait été tardive : des jambes grêles, un ventre ballonné... Il avait en outre des attaques d'épilepsie et les insomnies terribles. De Dion Cassius nous avons la peinture vivante de ses inquiétudes, de son irritabilité, des contradictions de sa nature et de la soudaineté de ses changements d'idées et d'impressions. Ces signes de sa nervosité sont peut-être sans grande importance en eux-mêmes, mais, joints à ce que nous savons déjà, ils ont la plus haute signification. Tantôt il cherchait le tourbillon des foules, tantôt la solitude : il entreprenait ensuite un voyage, puis un autre et, à son retour, on avait peine à le reconnaître, car, à l'encontre des mœurs du temps, il avait laissé pousser sa barbe et ses cheveux. »

Vous voyez, n'est-ce pas, un portrait de Guillaume II. déjà fort ressemblant? En passant « au caractère », ces ressemblances frapperont plus encore. Comme Guillaume II, un des premiers actes de Caligula, en montant sur le trône, fut de renvoyer le tout-puissant ministre et général des prétoriens, Macron.

« Cette émancipation du jeune empereur sembla d'abord signifier un changement des principes du gouvernement. Toutes les anciennes réclamations des libéraux furent écoutées. On donna plus de liberté à la vie politique. Avec cette liberté plus grande, commença une ère de réformes sociales, ou plutôt on commença à s'occuper de questions économiques et sociales. Mais, déjà dans ces débuts de Caligula, des observateurs perspicaces pouvaient discerner des signes inquiétants.

« Ce qui, pour un instant, avait élevé Caligula au-dessus de lui-même, c'était l'enivrant sentiment de sa puissance, la conscience d'être arrivé si soudainement à la première place, le désir de faire quelque chose de grand, de voir son nom dans l'histoire... Mais en même temps se montraient des particularités bizarres. Ce qui lui manquait, en effet, c'était la base solide d'un caractère, une conception de la vie qui ne s'acquiert qu'au prix d'une dure lutte intérieure. Le ressort de son activité n'était point de faire du bien, mais de briller et d'être considéré par la postérité comme un grand homme; le caractère constant de ses actions était une précipitation nervosiaque, qui le poussait incessamment d'une tâche à l'autre, par bonds, sans suite, avec des contradictions, et par-dessus tout la dangereuse fantaisie de vouloir tout faire par lui-même. »

Cet orgueil, cette croyance qu'il est capable de tout entreprendre, est aux yeux de M. Quidde le premier trait et le trait fondamental de la démence impériale.

(1) *Caligula, eine Studie über römischen Cæsarenwahnsinn*, von L. Quidde; *dreizigste Auflage*, Leipzig, Verlag von Wilhelm Friedrich.

MUSÉE D'HISTOIRE DE L'ÉDUCATION